



INTÉRIMAIRE

UN FEUILLETON DE **BENOÎT ANDRO**

{ ÉPISODE 1 }

Caisses alignées au repos

Lundi matin. Tu es appelé à un renfort d'équipe pour participer à la mise en rayon du magasin. Les horaires communiqués par l'agence d'intérim: 6h30-10h30. Une nouvelle mission commence.

«*Je rêve de boucles infinies*» dit Nicolas pour lui-même. Nicolas c'est le numéro 2, mais à cette heure c'est lui le chef du magasin. La plus belle vue du supermarché c'est en haut, depuis les bureaux, après l'escalier de fer en colimaçon. Métal noir. Les clients n'y vont jamais. Nicolas aime se poster ici, très tôt. Plus imposant que n'importe quel pittoresque, Nicolas embrasse ici une vue panoramique en plongée sur l'ensemble du supermarché, les rayons étalés, rangés, depuis l'alignement des caisses à droite jusqu'aux surgelés à gauche, couleurs vives atténuées sous les néons blafards tout à l'heure, à 5h15 du matin, quand ton réveil venait tout juste de sonner. Il faudrait faire une photo de ce que voit Nicolas ou il faudrait être peintre pour témoigner de ça.

Toi. Tu as pris ta petite voiture pour venir ici, longé le fleuve, emprunté la route qui serpente dix minutes dans la petite campagne bretonne. Tu as attendu avant d'aller saluer

les collègues, pour être un peu tranquille, un peu seul dans la voiture, ceinture de sécurité demeurée attachée. Voilà. Ensuite odeurs d'après-rasage et de premières cigarettes mêlées. Café-machine-bonjour. Tu croises le regard de tes collègues qui ne savent pas ton prénom et tu ne connais pas le leur. Franchement, ce n'est pas grave. Franchement, ça ne compte pas dans le monde tel qu'il est ici. Phrases incomplètes, presque pas de sujet-verbe-complément. Cigarettes et volutes dans le matin brumeux pile-poil devant le bardage métallique et l'enseigne lumineuse. Il ne fait pas encore jour. Tu sais exactement pourquoi tu es là. Ce qui t'a conduit ici. Pour quelles raisons épineuses.

C'est l'heure. Tu croises le regard de Nicolas, ton chef, en montant l'escalier en métal et lui qui descend. Nicolas encadre les intérimaires. Bonjour. Tu laisses au vestiaire ta petite veste perso. C'est ici que tu enfiles le tee-shirt de la boîte avec logo bleu et rouge. Le C au milieu ne se déduit visuellement que par contreforme. Tu te dis que le graphiste qui a inventé ça est génial. Tu ne conserves pas trop longtemps cette idée en tête. Nicolas prend les noms. Note sur un

petit carnet. Dit ce qu'il faut faire. Distribue des cutters. Des cutters tout simples et neufs sortis par Nicolas de l'emballage sous vos yeux au moyen d'un autre cutter et le temps de cette opération paraît étonnamment long.

Même s'il est un salaud, en dehors du boulot Nicolas trouve le moyen d'avoir et d'entretenir un rapport sensible avec lui-même. Il lutte pour sa survie et donc vous comprenez. Nous comprenons que parfois faut pas le chercher longtemps. Nous en reparlerons.

Ce n'est pas la première fois que tu viens ici en tant qu'intérimaire. Tu te mets vite au travail. Tu ranges la marchandise en rayon. Tu te sers des codes-barres pour retrouver les emplacements. Tu te réfères aux deux derniers chiffres pour voir s'ils correspondent à ceux mentionnés sur l'étiquette du rayon. Tu «effectues» la rotation: les nouveaux produits devant, les anciens derrière. Il faut faire attention aux dates et mettre de côté, s'il y a lieu, ceux qui sont périmés. Comme ça pendant quatre heures, par groupes de deux. Chaque rayon commencé à son extrémité, on se rejoint au milieu avant d'attaquer un nouveau rayon. Un employé du magasin avec un intérimaire. Déballage des cartons, cutter. C'est pas compliqué. Tu es accroupi la plupart du temps et tu travailles avec Francette. Francette est gentille et travaille ici depuis vingt ans. Soudain vers 6h30 tu t'aperçois que Francette a de la moustache. Un peu. Uniquement sur le côté droit. Elle est sympathique, c'est vrai, pas trop usée par le travail et chaleureuse. Francette dit qu'il faut aller dans la réserve, maintenant, décharger les cartons après déballage qui encombrant l'allée. Le directeur du magasin, le Bison, n'aime pas qu'on laisse traîner les cartons vides. Ça fait désordre et surtout quand il y a des clients — ils ne peuvent pas manœuvrer les caddies. Tu vas. Tu files entre les rayons avec un roll rempli de cartons défaits. Tu ne vois pas bien devant toi, maladroit, tu butes contre les têtes de gondole et manques de faire s'écrouler une pile de Chamallows. Chez C, tous les cartons sont recyclés.

Maurice. Il s'active tous les jours dans la réserve depuis cinq heures, quand les camions qui passent devant chez toi te réveillent la nuit dans un tremblement animal et sont déjà repartis vers Bourges, le centre de la France maintenant désertifié comme partout. Petite

halte en Touraine avant. Centre principal distribution Ouest. Maurice c'est le chef de la réserve. Cerbère, gardien des enfers. Ici aussi, déjà, des haut-parleurs diffusent cette musique insipide à tendance sentimentale.

La réserve c'est un espace qui communique avec dehors. Avec ailleurs, par tous ces camions qui arrivent et repartent. En début de mois, on installe les nouveaux produits. Les cartons sont disposés devant chaque rayon. Ils attendent les intérimaires pour la mise en rayon aux emplacements *ad hoc*. Au magasin C, le positif est de retour. Chez C, ça ne rigole pas. Les camions attendent et se poussent le cul. Les chauffeurs sont assez cool et demandent où sont les chiottes en attendant que tout soit débarqué. Ils fument des cigarettes et causent avec les filles mains sur les hanches. Ils ont des accents étrangers que tu croirais bulgares. Les intérimaires disposent la marchandise sur les transpalettes électriques et embarquent tout ça dirigés par Maurice gueulant, déjà quarante ans de boîte dans le rétroviseur à manœuvrer ses Fenwick. Il méprise les intérimaires. L'heure matinale ne le rend pas aimable avec le bip bip des engins quand il recule. Dire que ce vieux con écoutait peut-être Led Zeppelin en 1973. *Sic transit gloria mundi*. C'est Maurice: il sait pour qui il vote. Bientôt la retraite alors on fêtera son départ. Après le verre de mousseux et la nouvelle tronçonneuse Husqvarna, tout le monde sera soulagé. Maurice pour le moment dans sa réserve c'est le roi du transpalette sur le gris ciment patiné. Même le Bison a peur de lui.

Flux tendu. Pas d'improvisation. La rage. Tu avais déjà compris, je pense, dans un rapport tendu à toi-même. Et tu ne voulais pas l'admettre; ta naïveté. Ce n'est rien. Ton souvenir d'elle qui te pousse. Comme une photo dans un médaillon en argent. Tu entends cette petite musique romantique dans les rayons? Qui te rappelle? Qui évoque de bons souvenirs déjà passés, froissés dans la broyeuse à cartons. Ton cœur en proie à la délocalisation. Lol. Ta petite musique en verre brisé. C'est à quoi tu penses quand à neuf heures moins cinq minutes, en plein milieu de l'allée: un citron tombé par terre cinq minutes avant l'ouverture du magasin est allé rouler sous la gondole des produits frais. Maintenant tu es allongé de tout ton

long, bras tendu, et tu t'aperçois qu'il y a tout un petit monde gore là-dessous qui ne demande qu'à être exploré. Qui n'a pas été exploré depuis 1980.

Le Bison est sur le point d'assister à une réunion avec le grand chef de C pour toute la Bretagne tandis que tu ramasses ton citron. Il a peur de se faire remonter les bretelles par un jeune con comme Nicolas, par exemple. Retour à la case départ.

Les caissières sont en place, alignées. Discutent, attendent. Annoncent : vous êtes priés de dégager tous les cartons pour ne pas gêner la circulation et laisser manœuvrer les caddies. Vous êtes priés d'accélérer et d'aller un peu plus vite s'il vous plaît, les intérimaires. Toi qui trouves que jamais rien ne presse, c'est chaud. L'année prochaine, le supermarché ouvrira ses portes encore plus tôt. On n'embauchera pas davantage, dixit Anne-Catherine.

À dix heures le parking est déjà un océan de voitures et personne ne sait que la Vierge est apparue ici en 1482 à un petit paysan de treize ans. Même sa mère n'a rien su. Pas de calvaire aujourd'hui, juste un océan de voitures. On pourrait se noyer dedans. Parfois, ailleurs, dans des parkings, des enfants se sont perdus. *Le Télégramme de Brest* a évoqué cela. La Bretagne est encore un peu en été. Demain, c'est la rentrée et dimanche le pardon de Penhors. Tu aimes l'anonymat et tu aimerais que personne ne sache rien de toi. Tu vas bientôt rentrer chez toi.

Mardi matin. Souvent en fin de journée tu penses au matin, avant de partir au travail. Sortir dans le jardin avant d'aller et voir leur humidité, la pluie, le feuillage. Voir scintiller les zones sombres du dehors, éclairées par la lumière électrique venue de ta maison et principalement de la véranda, petite boîte de verre — ici, c'était la nuit noire animale il y a encore cinq minutes. Sentir s'éclaircir ses propres zones d'ombres aussi, et voir la fumée de cigarette toujours monter à la brume ensommeillée. Plaisir. Voilà le menu plaisir avant de s'envoler, de partir dans le froid travail froid de la guerre en esprit. Le jour n'est pas encore levé. Tu regardes les étoiles dans le ciel. La lune. Tu entends la mer au loin. Peinture. Le ressac. Le chat fait bruiter presque imperceptiblement le feuillage en se glissant doucement parmi les

buissons. Il chasse et tu ne vois rien. Les mulots craignent sa présence, ses crocs, ses griffes, sa ruse et par-dessus tout son aisance déconcertante, dans la nuit. Ils redoutent les tortures cruelles qu'ils doivent subir pendant des heures lorsqu'il parvient à capturer l'un d'entre eux au petit matin humide et frais. Tu sens les coquilles d'escargots éclater sous tes pas dans l'herbe, quand tu sors fumer. Tu fais la grimace à chaque fois. Tu t'excuses auprès de la communauté escargot. Ce n'est pas de ta faute si tu glisses un peu, si tes pas sont imprécis, le matin.

Tu vois la lumière clignoter, rouge, d'un avion qui passe au loin dans le ciel. Il file vers l'ouest et s'apprête à traverser l'Atlantique. Tu imagines la vie des gens dedans. Un jour, tu as rêvé à un autre avion filant, en sens inverse, vers l'est avec toi dedans. Pour la voir elle. Son souvenir n'était pas encore conservé dans ta tête, ne prenait pas encore place dans une sorte de médaillon. N'émettait pas encore une petite musique nostalgique, relayée par les haut-parleurs du supermarché. Insidieuse dans ta tête, éraillée. Avant.

Au matin d'aujourd'hui, la voiture est froide. Habitacle. Tu sens le froid de la nuit métallique quand tu t'installes au volant. Tu as un peu mal au genou en passant l'embrayage. Tu descends lentement vers le fleuve parce que la vitesse est limitée zone 30. Après le pont tu prends direct sur la droite et après tu remontes vers le supermarché en empruntant une route si étroite que tu penses toujours à l'accident quand tout à coup éclairent les phares d'une voiture qui vient en sens inverse. Un jour, sur la route bordée de maïs un chevreuil a surgi terrorisé et tes phares sont restés longtemps collés sur la croupe fuyante, belle, rousse, l'animal n'ayant pas idée de bifurquer vers les champs. Tu te voyais le suivre. Il était trop tôt. Tu disais : « Va-t'en ! Je vais être en retard à cause de toi. » Une autre fois un renard, mais en plein jour, au retour ; il te regardait longuement, sans bouger et sans crainte. Dépassé. Tu le voyais encore, dans le rétroviseur, te regarder. La bête semblait demander assistance, regard doux. Peut-être avait la rage, atteinte de fièvre chaude.

Arrivé au supermarché, tu retrouves Anthony. Anthony est toujours là avant toi. Il se tient droit devant la porte d'entrée du personnel dite entrée des artistes. La silhouette ombrée,

zombie raide comme un taquet et dévoué comme pas deux: c'est Anthony. Anthony a l'air neuneu. Silence sur le parking désert. Silence autour de toi dans la nuit noire. Le magasin est éclairé de l'intérieur. Tu demeures dans la voiture j'ai déjà dit, ceinture attachée, moteur éteint portières closes verrouillées et mains sur le volant devant la station-service en sommeil. Tu sais que toujours Nicolas veille là-haut. À l'étage, devant la grande baie vitrée qui offre cette vue panoramique sur le supermarché. Nicolas est capitaine Achab à cette heure-ci et admire le paysage brillant de ses ambitions. Tu sais que Nicolas passe en revue tous les coups tordus qu'il va faire dans la journée et qu'il admire ce magasin comme une belle peinture, paupières hésitantes toutefois sur la force du coup à porter. La pièce d'or sera pour lui.

Nicolas, bras croisés, observe se faufiler parmi les rayons la silhouette lointaine, sombre, de Christelle, seule femme cadre parmi les hommes. Proie furtive. Il est temps. Nicolas descend l'escalier de métal, il veut être furtif aussi. Il vous ouvre la porte et demande étrangement: «Vous êtes combien ce matin?» Il ne sait pas compter? Vous êtes deux. Anthony et toi. Et Anne-Catherine elle est pas là?

Caisses au repos alignées

Monstres froids sans objets

Dans le matin blême

Sous les néons faiblards

Anne-Catherine est attendue

À la caisse numéro 3

Anne-Catherine est attendue

Elle ne viendra jamais plus

Tout à l'heure, le Bison passera parmi vous pour vous serrer la main. Un par un. Tous les intérimaires. Il a reçu des consignes du siège pour faire ça. Le Bison applique scrupuleusement ces consignes. Souvent tu les entends causer, Gilles, le Bison, Nicolas, les managers, dans les allées, au bout, près des TG. Pas forcément à voix basse. Tu les entends rigoler aussi. Et chambrer Christelle. Elle rit toujours avec éclat, dos voûté et s'amuse des blagues légères des hommes.

Gilles et Nicolas sont en concurrence sur pratiquement le même poste et ce n'est pas un effet du hasard. Ils portent tous deux le doux gilet rouge des cadres, velouté sans manches. Sur le dos, il est marqué en beaux

et grands caractères Futura comme imprimé sur leur conscience ou comme une sentence infligée: «Puis-je vous aider?» Non. Ils ne peuvent pas t'aider.

Gilles partira le mois prochain vers une autre enseigne. Il a désiré longtemps qu'une autre marque rachète le magasin, il aurait préféré rester, mais Nicolas lui a trop tiré dans les pattes, allant jusqu'à faire le siège devant le bureau du Bison après la fermeture pour lui dauber dessus. Il ne dit pas qu'il ne s'entend pas avec lui, il dit simplement qu'il voit les choses autrement, d'un autre point de vue et c'est tout, mais en attendant il le dégomme froidement et critique soigneusement ses méthodes. C'est la règle acceptée par tous. Ces petits riens qui font la différence, ces amabilités. Nicolas est une pute mais il aime sa famille.

Le Bison n'a rien à craindre de Nicolas, je pense. Au pire, il fera tout remonter jusqu'au siège quand il sera temps et adieu Nicolas. Là, il dit par exemple que Cyrille n'a pas bien géré la sortie de l'été. À cause des œufs Kinder qui sont arrivés trop tôt. On ne vend pas d'œufs Kinder en été. C'est comme ça. Il fallait laisser une bonne semaine de plus et puis il en a commandé trop. Nicolas déplore les invendus. Les touristes sont repartis et le stock resté en souffrance. Le Bison est d'accord à 100%. Je suis d'accord à 100% avec toi Nicolas, dit le Bison. Là, le Bison dit: «Et tes vacances c'était bien?» Avec la prime en juin, Nicolas, il est vrai, a payé des vacances à toute sa famille. Il se marre. On voit ses dents gâtées par le tabac hors des lieux publics. Il dit ça. Le Bison dit ta famille c'est nous. Ta famille c'est nous dit le Bison et il repart perdu dans ses rêves de grandeur et ne voit plus Nicolas qui voudrait descendre pour pisser et sortir pour fumer.

Nicolas anticipe la journée de demain. Ce qu'il faut faire demain et parer au plus pressé. Il prévoit ce qu'il faudra organiser. Demain: parer, parer, parer, dresser. Nouvelle interface. Nouveau flux tendu. Rien ne marche. Cette fois c'est la merde à cause de toi et tu le sais très bien. Éviter la confusion, dit Nicolas pour lui-même. Il se redresse en disant ça. Remodelage de toute la boîte de haut en bas prévu pour 2012. Nouvelles peintures, on refait le paquet. Parce que ça ne va pas: il faut changer tout ça et vous savez très bien de quoi je veux parler.

À SUIVRE...